

# 1<sup>er</sup> CONCOURS DE NOUVELLES MARCEL PAGNOL

3<sup>ème</sup> PRIX EXAEQUO

« Sauvés ?... »

par Etienne ROSE

« Voilà Allauch ! a dit le docteur, nous sommes peut-être sauvés. Marchez en bon ordre et souriez. » Et, comme pour nous donner l'exemple, il a fait, en étirant sa bouche, quelque chose qui ressemblait plutôt à une grimace. Moi, j'y suis pas arrivé. J'ai même pas essayé. Les autres si... par mimétisme, en automates. Il leur aurait dit de faire un pied de nez, ils l'auraient fait pareil.

Enfin, pas vraiment tous : Diang, le Philippin était vraiment pas en état... C'est un peu comme si on l'avait trépané pour lui voler le cerveau. Oui, c'est ça, décérébré... Comme la grenouille que j'avais torturée au lycée pour voir ses réflexes. Il avait le regard vide, complètement vide... et, quand il se tournait vers nous, on détournait les yeux tellement c'était terrible à voir, ce regard vide, à lui Diang qui pétait tellement le feu d'habitude.

Le Groff valait pas mieux : depuis notre départ en chaloupe, il était pris de tremblements frénétiques. Impossibles à contrôler. Au début, il voulait nous parler, mais c'était de la bouillie de mots qui sortait de sa bouche. Tout tressautait chez lui, dedans sans doute comme dehors. Va parler avec ça !... Le docteur lui a dit : « Groff, cherche pas à parler. Calme-toi. Respire. Tu verras, ça va te passer. Tu comprends ? Pas d'affolement... Je te dis : ça va passer ! ». Le Groff s'est tu, mais, quand on le regardait, on lui voyait l'air d'un type perdu. C'était l'effroi en personne qu'on avait en face... Et pourtant !... C'était pas une mauviette, Le Groff. Il se disait Polonais et prétendait être passé par la Légion. Mais la seule fois qu'on avait croisé un autre Polonais, un vrai, il avait pas été capable d'échanger deux phrases avec lui. Alors, la Légion, c'était pas plus sûr. En tous les cas, il avait dû vivre des trucs pas tristes avant, pour avoir le cuir aussi tanné ; et, au visage et aux bras, tant de cicatrices.

Quand le missile a frappé, ça a été une explosion de dingue. On a vu tout éclater, se renverser. Pendant ce qui m'a semblé une éternité, on a tangué comme pris dans un ouragan, comme si, ça allait basculer, la quille en l'air... un porte-avion de trois cents mètres !... un jouet maintenant brisé. On était dans la soute avant, cale 66, tout au fond : on y avait été envoyé par le loufiat pour vérifier. C'est ce qui nous a sauvés. Quand on est remonté, par les escaliers... parce que, sinon, tout était bloqué, on a vu un enchevêtrement de tôles, des avions pulvérisés, la tourelle éventrée. On a hurlé, appelé, couru dans les coursives là où on pouvait encore... On a trouvé que des corps, des corps broyés, disloqués. On était les seuls, nous sept, encore en vie, les six de la soute et le docteur, miraculeusement épargné... comme le type d'Hiroshima qui était pile là où c'est tombé et qui en a réchappé pour raconter... C'est à peine croyable parce qu'il était sur le pont, le toubib, en plein découvert, quand ça a pété.

C'est lui qui a pris le commandement. Normal. On fait bien ce qu'on sait faire... mais faut, l'admettre, à côté, on est rien. Il nous a fait nous éloigner vite du feu furieux qui ravageait tout l'arrière et gagnait par les côtés, avec sa fumée, épaisse, lourde, noire, qui puait le pétrole et retombait sur nous en flocons de suie parce que le vent nous la rabattait dessus. Les téléphones ne marchaient plus ; pas de réseau. La première chose qu'il a faite, le docteur, ça a été de chercher une radio. Il est arrivé à en trouver une qui marchait sur batterie. Une chance. Il a cherché des stations. Toutes effacées ! Il n'en restait plus qu'une.

C'est comme ça qu'on a appris que c'était fichu pour nous. Personne allait venir nous chercher. Le tir d'autres missiles était pas impossible. Le nôtre avait frappé le porte-avions au niveau du réacteur. Il allait y avoir des fuites radioactives tout autour, si elles avaient pas déjà commencé. Toute la ville était menacée. Les autorités militaires avaient pris les choses en main. C'était la loi martiale : confinement strict et couvre-feu. Des camions passeraient ultérieurement pour distribuer des vivres et de l'eau ; il fallait plus la prendre au robinet. Interdiction absolue de quitter Marseille ou d'y rentrer. Ces mesures ne concernaient pas la région ; seulement, pour l'instant, Marseille. L'armée était déployée dans tous les quartiers. Des pillages étaient à craindre. Toute personne en infraction serait sur le champ abattue. Pour éviter le chaos, il fallait faire ville morte. Ces informations étaient passées dans des communiqués brefs, dits par une voix lisse, avec, entre, *l'adagio d'Albinoni*. Je l'ai reconnu, *l'adagio d'Albinoni* : c'est avec *Le Boléro de Ravel* et *La Lettre à Elise*, les seules musiques classiques que je connais. Ma mère me les avait achetées : trois boîtes à musique, une bleue, une jaune, une verte. L'adagio, c'était la bleue. Alors, c'était le rituel. Avant de me coucher, j'en ouvrais une avant de me glisser sous les draps. C'est moi qui choisissais. C'est la bleue que j'ouvrais le plus souvent. Ah, *l'Adagio*... Il me donnait toujours envie de pleurer un peu. Et maintenant, là, chaque fois, sur notre bateau en feu, entre les communiqués, ça me faisait monter une boule dans la gorge.

Le docteur a dit qu'il fallait partir. On pouvait pas rester : de toute façon, le bateau allait pas tarder à sombrer. Déjà, la poupe était à demi sous l'eau et il avait un sacré gîte. On partirait en pleine nuit sinon ils allaient nous tirer dessus. Le soir, il nous a dit, en pointant son doigt vers les collines : « Vous voyez la pointe de cette église, au loin... On va aller là-bas ; ça s'appelle Allauch, je crois. Si on y arrive, on a peut-être une chance de s'en sortir. » On a pas bien vu la pointe, mais il y avait pas de raison de douter. Quelques heures après, on a pris nos M16, deux lampes torches... on a mis un canot de sauvetage à l'eau et on est parti à la rame... Vers la plage ; plus près du port, c'aurait été trop risqué.

Mon dieu ! Voir la silhouette monstrueuse de notre bateau, comme ça, en pleine rade ! Ça nous a glacés. Il était maintenant dressé, au centre du brasier, ce brasier monstrueux qui lançait dans cette nuit sans lune des flammes orange, infernales. Il s'enfonçait lentement. Nous, on avançait sur une mer d'huile. J'entends encore le claquement régulier de nos rames sur l'eau, et le martèlement incontrôlé du pied de Le Goff contre la coque - il était déjà possédé, le malheureux - ... et, parfois, une sirène, au loin, qui nous rappelait le danger.

On a jeté par-dessus bord les fusils de Diang et de Le Groff. Ils ne pouvaient plus rien en faire. Puis, on a débarqué comme on a pu, à tâtons... et à tâtons, on a avancé par les rues sombres. L'éclairage était coupé ; ça nous a bien aidés. Freddy était devant, en éclaireur. J'avançais à la hauteur de Blériat. Je voulais être à côté. C'est fou ce qu'il me rassure, Blériat... mon pote, mon poteau. Solide comme un roc ; toujours optimiste avec son grand rire chaud où il part si vite. Mais là, il riait pas, Blériat... Je le sentais pourtant bien en prise... je peux même dire confiant et ça me faisait un bien fou de l'entendre tout près.

Freddy nous a alertés deux fois. Deux fois, on s'est jeté sous les voitures. Par précaution, Mario a mis une main sur la bouche de Diang. La patrouille est passée sans rien remarquer. Plus loin, on a vu, au bout d'une avenue, un barrage. Il a fallu le contourner. On a remis le cap à l'est-nord-est, et on s'est retrouvé sur une large voie qui bordait un fossé profond, comme un canal. On a entendu soudain le moteur d'une nouvelle patrouille. Rien pour se cacher : pas de voiture, pas d'arbre, pas de buisson, rien ! Le faisceau du projecteur allait vite tomber sur nous. Le docteur a à peine eu le temps de nous dire « faut sauter ». On a sauté dans le fossé. N'importe comment, à l'arrache, cul par-dessus tête. Atterrissage violent dans une eau

croupie. Le doc allume sa torche pour voir si on y est tous. On y est tous... Diang et Le Groff aussi : Mario les avait poussés devant lui.

Le temps qu'on se remette sur pied, le docteur braque sa torche. Et là, miracle !... Devant nous, un trou... une grosse canalisation, le lit enterré d'un ruisseau, sa sortie... mais pour nous, un passage « secret »... la porte ouverte vers le salut. On a pas eu à se le faire dire deux fois, on y file droit dedans, en pataugeant, courbé en deux pour pas se faire scalper à l'entrée car le plafond est bas. Quelques dizaines de mètres plus loin, je bute sur les premiers, à l'arrêt. Ils ont pas eu le temps de prévenir. Ils sont bloqués par une grille posée en travers. Une grille à gros barreaux et gros cadenas. Le doc se saisit de son fusil. « Il y a plus que ça à faire », il a dit. On s'est tous reculés. On s'est mis les mains sur les oreilles. Trois coups sont partis, en rafale. Le cadenas a volé. Diang s'est mis à hurler ; il a hurlé jusqu'à ce que Mario lui balance de l'eau au visage. Fallait espérer que, dans le coin, personne devine d'où les coups étaient partis. On a remonté le ruisseau quasiment à sec. La canalisation parfois revenait en surface et l'on voyait au-dessus de nous les étoiles, parfois replongeait sous terre.

On a progressé comme ça jusqu'au petit matin, jusqu'aux premières lueurs du jour. Il a bien fallu s'arrêter. On a jeté un coup d'œil par-dessus le fossé. Il y avait moins d'immeubles tout autour et ils étaient plus bas ; plutôt, à la place, des petites maisons modestes, vieillottes. En voyant ça et aussi en estimant la distance parcourue selon notre vitesse, il a dit « je crois bien qu'on a passé les limites de Marseille ». C'était peut-être pour nous regonfler le moral mais il paraissait vraiment le penser. Et il a continué « J'en suis pas tout à fait sûr quand même. En tous cas faut plus bouger. On reste planqués là pour la journée. Qu'est-ce que vous en dites ? » Bizarre, la question. C'était lui le chef ou pas ? De toute façon, on avait rien à ajouter, exténués, affamés, frissonnants, le cerveau presque aussi vide que celui de Diang, toujours aussi effaré, hagard. Le Groff, lui, allait pas mieux. Il tremblait de plus en plus... il en tressautait même sur place. Il était tout rouge aussi, comme s'il s'était pris le soleil en pleine poire sur tout le trajet.

On a passé la journée là, à croupetons, à compter les secondes, les minutes, les siècles qui nous séparaient de la prochaine nuit. Le toubib a fait une sortie, à l'apache, super prudente. Il nous a rapporté « Il y a une intersection, pas loin, j'ai vu un panneau avec écrit dessus : Allauch village. On est bien sorti de Marseille. Mais on est sans doute encore loin du cœur du village. Suffira de suivre les panneaux... ou presque parce qu'il vaudra mieux pas prendre les grandes voies. Ok ? » On était Ok. En fin de soirée, le toubib a donné l'ordre du départ. On se doutait que, plus haut, ils étaient aux aguets. Ils devaient avoir une sacrée trouille... Pas moins qu'à Marseille... et la troupe était pas là pour les défendre contre les pillards, les assaillants... Quels assaillants ? Personne savait... Les assaillants, quoi ! D'autant que, en bas, de la mer, derrière nous, montaient des détonations... et, on voyait ici ou là des lueurs d'incendie. Oui, ils devaient être à cran là-haut !

On est monté par des rues et des ruelles, tous derrière le toubib. Il attendait chaque fois un signal de Freddy, l'estafette. Les abords d'Allauch étaient déserts. On passait devant des villas, elles avaient toutes les volets clos. Pas de lueur non plus entre les lames des persiennes. Rien. Que les aboiements des chiens, en rage, qui nous sentaient. On a entendu quelqu'un arriver. On est arrivé à voir le type. Il avait un gilet de chantier, phosphorescent ; il tenait d'une main une torche, de l'autre un fusil. Sûr qu'ils avaient mis en place une milice. Le gars a vu bouger... Il a dit : « Il y a quelqu'un ? » Blériat avait anticipé. Il est passé derrière en douce. Il a trouvé une grosse pierre. Il la lui a écrasée sur la tête. Il est tombé comme ça, sans un cri. Il a fallu s'éloigner, et vite. Plus loin, on a vu d'autres éclats de torche. On pouvait pas avancer plus. On s'est planqué en sautant un muret. On a atterri dans un potager. Il y avait des tomates. On s'est jeté dessus comme des morts-de-faim. On a trouvé aussi un bassin... on a rampé pour laper l'eau comme des bêtes, comme des chiens ! C'était toujours ça.

Mais on était pas bien. Non, vraiment pas bien... et sans parler de Diang et de Le Groff à qui étaient venues des cloques sur le visage. Le toubib, lui, venait de vomir sa bile ; il avait même pas pu toucher à une tomate. Blériat venait de vomir aussi toutes celles qu'il s'était envoyées. Freddy arrêta pas de se gratter : des démangeaisons atroces, aux couilles, aux plis des coudes, des genoux, aux aisselles. Atroces... à rendre fou ! Qu'il était même prêt à sauter dans le bassin. Et il avait des vertiges en plus. Mario, le taciturne, il disait rien... Peut-être qu'il avait rien ? Peut-être qu'il avait tout. On le voyait en mode survie, blafard, ramassé sur lui-même, pour tenir. Moi, ça me grattait partout aussi, mais ça restait supportable. On a remarqué, au bord du potager, un grand cèdre. Le toubib m'a dit « tu peux monter ?... Monte ! Regarde bien... et dis-nous ». Je suis monté... et j'ai vu. J'ai vu sur tout le versant des points lumineux, comme des vers luisants, un peu partout. Les types montaient la garde, ils se déplaçaient pour rien rater. Les plus proches de moi, je les voyais, à la lueur de leur lampe avec leurs fusils ou leurs carabines à lunettes, leurs gilets fluos. M'arrivaient les quelques mots qu'ils échangeaient en passant : « C'est bon de ton côté ?... Ok ça marche !... Ca suffit : va pas plus loin !... Tu as vu les autres ?... Bon, j'y vais !... Regarde un peu par-là ?... Putain, ça craint !... Qu'est-ce que tu veux y faire ?... Qu'ils viennent un peu voir, ça va chier !... Plus que quatre heures encore !... Vivement le jour !... ». Y avait même une femme avec eux. Et puis, ils se séparaient et lançaient quelques coups de sifflet, par intervalles, pour bien se situer.

Qu'est-ce qu'on allait bien pouvoir faire ? Et je voyais Blériat, au-dessous, assis, le dos voûté. Qu'est-ce qu'il pouvait bien en penser, de tout ça, lui ? Oui... Qu'est-ce qu'il en pensait ? Je suis redescendu et j'ai fait mon rapport. Le toubib avait la mine grave : « Y a pas quarante trucs : il faudrait prendre le contrôle du village. On est bien équipé ! Mais vous avez vu comme on est ? Et puis ils sont trop nombreux. Pas la peine d'y penser... Reste plus qu'à se rendre. Mais c'est pas gagné non plus ! Ils sont fous de trouille ! Ils peuvent péter un plomb ! Pour eux, c'est la vie ou la mort. Ils veulent pas mourir. Ils pourront pas comprendre qu'on veut se reposer, seulement se reposer, récupérer, panser les plaies ? Ils voudront rien savoir !... Non, ils vont rien entendre !... Et pourtant il y a rien d'autre à faire !... Non, rien d'autre !... Mais il faut essayer. »

On s'est préparé pour sortir. Il valait mieux attendre le lever du jour, le moment de la relève... Quand ils seraient réunis sur la place. On savait maintenant où elle était. Fallait pas arriver devant un type isolé... il se serait affolé. Fallait arriver devant un large groupe pour qu'ils se sentent forts devant nous, bien plus forts que nous, en confiance de faire bloc. Alors, quand il s'est dit que tout le village quasiment était rassemblé, le toubib a lancé le départ. Il nous a secoué, mis debout, épousseté. On a sauté le muret. On s'est mis en colonne : le docteur devant, suivi de Freddy ; moi je poussais Diang devant moi et essayais de le faire aller droit. Derrière, Blériat poussait Le Groff, et Mario fermait la marche. Le docteur nous a dit de marcher en bon ordre, de sourire, comme s'il y croyait, comme si ça pouvait marcher, comme si ça comptait pour lui qu'on se mette à y croire. On est parti comme ça vers la place. On a débouché à vingt mètres d'eux, à peine... Nous, loqueteux, noirs de suie, un régiment de spectres, de revenants. On levait les mains bien haut. Mais pas Diang, pas Le Groff. Ils pouvaient pas, eux. Alors, ils ont cru à un piège. A trois, ils ont fait front. Ils ont tiré. Ils ont tiré sur nous. Le toubib s'est écroulé. Je le vois tomber, là devant moi. Je crie. Puis je vois Diang chanceler, s'abattre. Je crie « Non, pas ça !!! » avec les mains ouvertes devant, par peur, par protection, pour supplier. Je reçois un choc en pleine poitrine... comme un taureau qui m'a chargé. Je suis à terre, la joue écrasée sur le goudron ! Je sais pas si j'ai mal. Non, j'ai pas mal !... Je sens le goudron contre ma joue. Je peux pas bouger. Et pourquoi je bougerais ? Ma joue est collée au goudron. Je sens le froid me gagner, une nappe de froid qui glisse sur moi. Maman !... Maman, ce que j'ai froid !!!